

LA FAILLITE DE LA COUTUME AFRICAINE DANS *SOUTANE ET DESSOUS DE FEMMES DE CELESTIN LELLA-KOUASSI* ET *LA FILLE DU FLEUVE*  
DE SIAGBE DETOH CHARLES

Mawaya TAKAO  
Université de Kara, Togo  
[takawaya@gmail.com](mailto:takawaya@gmail.com)

**Résumé :** L'écriture est une projection de l'imaginaire populaire et le roman africain offre un kaléidoscope des vicissitudes qui gangrènent le plein épanouissement de l'homme afin qu'il se débarrasse des habitudes nocives et grégaires auxquelles s'attachent la coutume comme déposition ancestrale pour liquéfier, emprisonner, déposséder, zombifier l'être humain. *Soutane et dessous de femme* tout comme *La fille du fleuve* présentent une vision hallucinante des coutumes ancestrales où l'homme est la proie des pratiques anthropophagiques, un cannibalisme que dénoncent ces écrivains. La coutume africaine loin de sortir l'Africain de son défaitisme et de sa léthargie, le maintient dans un somnambulisme préjudiciable. Face au progrès, les coutumes africaines végètent dans un obscurantisme inouï, terreau propice à une violence qui semble congénitale à l'Africain, justifiant tant d'horreur et de massacre dont l'Afrique est témoin. A travers une parodie de dénonciation des carcans des coutumes africaines, les deux romanciers montrent la toxicité des pratiques coutumières dans le développement durable et humain de l'Afrique. A travers le prisme de la sociocritique, l'analyse révèle que la fiction se nourrit du quotidien, se construit en se projetant sur la réalité.

**Mots-clés :** coutume ; hybridité ; dialogisme; dépossession, anthropophagie.

THE FAILURE OF AFRICAN CUSTOM IN CELESTIN-LELLA KOUASSI'S  
*SOUTANE ET DESSOUS DE FEMMES* AND SIAGBE DETOH CHARLES' *LA FILLE DU FLEUVE*

**Abstract:** Writing is a projection of the popular imagination and the African novel offers a kaleidoscope of the vicissitudes which plague the full development of man so that he gets rid of the harmful and gregarious habits to which custom is attached as an ancestral deposition for liquefy, imprison, dispossess, zombify human beings. *Soutane et dessous de femme* like *La fille du fleuve* present a hallucinating vision of ancestral customs where man is the prey of anthropophagic practices, a cannibalism denounced by these writers. African custom, far from pulling the African out of his defeatism and lethargy, keeps him in a prejudicial sleepwalking. Before the progress, African customs vegetate in an incredible obscurantism, fertile ground for a violence that seems congenital to the African, justifying so much horror and massacre that Africa is witnessing. Through a parody of denouncing the shackles of African customs, the two novelists show the toxicity of customary practices in the sustainable and human development of Africa. Through the prism of sociocriticism, the analysis reveals that fiction feeds on everyday life and it is constructed by projecting itself onto reality.

**Keywords:** custom; hybridity; dialogism; dispossession, anthropophagia

## Introduction

La littérature est un art souvent considéré comme un luxe, un domaine qui se limite à des spéculations oniriques dénuées de toute référence utilitaire. De ce point de vue, elle est confinée dans une sphère immanentiste l'occultant de toute relation avec la réalité, voire le développement. Pourtant, les faits humains trouveraient leur fondement dans l'imaginaire. Se basant sur la sociocritique qui postule que les faits humains sont mus par une histoire dont le caractère est collectif et que les œuvres d'art sont déterminés par cette histoire pour en être des produits. Même si ces produits proviennent de pratiques humaines qui ont leur particularité, ils ne sont pas totalement distincts d'autres pratiques telles que les activités matérielles. L'écrivain tire sa source d'inspiration de l'histoire humaine. C'est pourquoi les romans *Soutane et dessous de femmes* de Celestin Lella-Kouassi et *La fille du fleuve* de Siagbé Detoh Charles s'ancrent dans les pratiques coutumières. Les deux romanciers révèlent le côté obscurs des coutumes ancestrales qui loin de favoriser le plein épanouissement de l'homme, constituent des goulots d'étranglement, où l'homme subit la coutume. Elle devient un éteignoir de la vie, une sorte d'agression contre la vie. Au-delà de la dénonciation des pratiques coutumières inhumaines et avilissantes, c'est toute une remise en cause de l'organisation sociétale africaine où l'injustice a pris le pas sur la justice, l'équité gage de la sérénité et de la cohabitation saine.

En quoi les pratiques coutumières sont-elles déshumanisantes ? Mieux encore comment les coutumes par leurs pratiques sont sources de dégradation de la vie humaine et d'anthropophagie ? Comment l'écriture en tant qu'imaginaire parvient-elle à dénoncer toutes les injustices qui gangrènent le continent africain ? Certaines pratiques coutumières en Afrique sont révélatrices de la méchanceté des hommes qui ont forgé des coutumes à l'image de leur dessein. Pour mener une analyse concernant ces pratiques coutumières, nous nous appuyerons sur la démarche sociocritique comme méthode de recherche. Ainsi, une observation attentive du texte est le point de départ de l'investigation où la fiction constitue un microcosme d'êtres, de manière d'être. La fiction romanesque par un regard critique, des fondamentaux de la coutume appréhende les défis majeurs auxquels l'humanité et en l'occurrence l'Afrique, est confrontée. Pour élucider la dialectique entre le texte littéraire et la réalité, notre travail va s'intéresser à l'emprise de la coutume sur la vie dans un premier temps puis à la figure de l'injustice et de domination dans un second temps.

### I. De la coutume au tunnel de la mort

La coutume est le ferment de la soumission de l'humain à des pratiques avilissantes et déshumanisantes. Au lieu de servir de cadre de protection de la vie, la coutume se substitue à l'humain au point de focaliser toute l'attention et le soin nécessaire. Elle devient en ce moment plus importante que l'homme qui finit par la subir au lieu qu'elle lui serve.

#### I.1 L'esclavage de la coutume

A priori, la fiction romanesque est considérée comme une réflexion désincarnée des réalités et des préoccupations socio-politiques. Il s'agit d'un monde clos où les préoccupations immédiates de l'homme sont occultées au profit de l'évasion. Mais une lecture croisée des œuvres *Soutane et dessous de femmes* ainsi que *La fille du fleuve* focalise l'attention dans les méandres du vivre ensemble au quotidien où la coutume est le ciment que s'impose la communauté des hommes

confrontée à l'animalité qui souvent sommeille au-dedans de l'humain. Dès lors, l'imaginaire n'occulte pas le réel mais le transpose tout en œuvrant pour un monde meilleur, épris de justice et du respect des droits fondamentaux. L'imaginaire littéraire n'est jamais innocent. Si l'œuvre d'art relève des pratiques humaine, alors le social produit sa littérature. Le social et la littérature formeraient une seule nature au point de s'imbriquer dans un rapport dialectique que Lucien Goldmann qualifie de médiation. Cette médiation à travers les deux romans du corpus passe par le relais de la coutume en tant qu'idéologie. Cette idéologie se dégage du discours social sur la coutume en tant que pratique instituée dans les mémoires collectives. Que comprenons-nous par coutume ? Selon le Dictionnaire Larousse, la coutume est la manière d'agir établie par l'usage chez un peuple, dans un groupe social. C'est la tradition, une coutume ancestrale, une habitude une pratique. Pour le dictionnaire juridique, la coutume est un ensemble de règles qui ont été spontanément adoptés par des groupes de personnes qui se prévalent d'un usage constant. La coutume du fait qu'elle organise les habitudes ou les modes de vie se trouve être la lanterne par laquelle s'organise et se déroule la vie des peuples africains. Ces peuples se plient au verdict de la coutume comme prescriptions des ancêtres, héritage à ne pas se dérober quand bien cet héritage va à l'encontre même de l'épanouissement et du bien-être de l'individu.

D'ailleurs la coutume étant collective, l'individu n'existe que par la collectivité et ne peut remettre en cause celle-ci quoique brimant les droits fondamentaux de l'individu. Les récits romanesques des deux ouvrages sont construits sur une intrigue mettant en jeu un conflit entre l'individu et la coutume voire la collectivité prise comme l'émanation de la coutume et l'individu se présentant comme un écart, une entorse aux prescriptions ancestrales. Emile Durkheim n'a-t-il pas été l'un des premiers à démontrer que certains phénomènes sociaux ne sauraient être compris que par rapport à des facteurs collectifs. L'agir de la coutume dans les deux romans répond au respect des valeurs et normes, acceptées par la communauté, le groupe social et qui détermine d'ailleurs la conscience de chacun des membres du groupe. Dans *Soutane et dessous de femmes*, l'héroïne Ki'ndo dès sa naissance fait l'objet de persona non grata. D'ailleurs le nom Ki'ndo est un sobriquet pour désigner un enfant sorcier. La position matrimoniale c'est-à-dire le genre et le rang de la naissance condamnait Ki'ndo comme un enfant sorcier et il ne devait avoir aucune chance de survie à écouter le verdict de la coutume en pareille circonstance :

Ki'ndo son prénom authentique avant d'être baptisée plus tard Chérita était la troisième enfant de Mo-Adjomlé et était née après deux garçons. La tradition à Acotomiabla voulait que l'enfant de sexe féminin née après deux autres de sexe masculin soit sacrifiée à l'aune de la tradition dès sa naissance, pour la plupart du temps étouffée ou étranglée sur le lieu même de l'accouchement, parfois sous les yeux médusés de la parturiente. La matrone sortait alors de l'enclos-douche qui servait de salle d'accouchement et annonçait tristement : on n'a pas eu l'enfant. Très rapidement les fossoyeurs s'activaient et l'enfant ki'ndo, l'enfant sorcier disparaissait à jamais en même temps que le placenta. Seuls quelques proches parents seraient mis dans le secret de l'identité réelle du nouveau-né. Tel était, dans la tribu de Mo-Adjomlé, le sort réservé aux enfants ki'ndo ainsi qu'au dixième et onzième geste d'une même femme.

Lella-Kouassi Celestin (1999, pp.19-20)

Ces tabous qui constituent le soubassement de la coutume expriment la prescription des valeurs religieuses où le rituel humain est pris comme une expiation du malheur

car la victime serait en contradiction avec la prescription du groupe social et le sacrifice au-delà de l'expiation, renforce ou assure la fonction rituelle qui renforce les liens de solidarité interne du groupe

La coutume qui au sens strict devait aider l'individu à s'incruster dans son groupe social, à mieux s'identifier et à s'enraciner dans sa collectivité par des rites qui le socialisent à l'ensemble des êtres et des choses formant une unité, une homogénéité devient plutôt une agression contre l'individu, une sorte de nasse qui s'empare de l'individu jusqu'à l'élimination. La coutume devient une fatalité hissée au-dessus de l'individu qui au lieu de rassembler disperse, crée la rancœur et sert d'assouvissement aux penchants obscurs des méchants qui se servent de la coutume pour atteindre leur basse besogne. Tout comme Ki'ndo, Yinin, la fille du fleuve héroïne du roman, *La fille du fleuve* connaît un destin similaire. Dès sa venue au monde, elle allait être happée par la coutume dont le verdict en pareille circonstance ne laissait de doute pour personne :

La coutume ne disait-elle pas qu'à Banu, on ne pouvait accepter dans la société un enfant de sexe féminin issu d'un accouchement difficile ? On pensait que ces enfants étaient messagers de mauvais sort, c'est pourquoi ils étaient sacrifiés au fleuve YITI dès leur naissance. Les ancêtres ne disaient-ils pas que les femmes étaient les compagnons des diables ?

Siagbé Detoh Charles (2011, pp.5-6)

Dans les deux romans, la coutume est en conflit avec ces deux héroïnes du simple fait de leur naissance dont les victimes elles-mêmes n'ont pas d'emprise ou mieux n'ont pas contribué à leur nature qui les incrimine au regard de la coutume. Ces deux êtres considérés comme des enfants sorciers, des enfants qui annoncent le malheur, doivent être immolés pour conjurer le mauvais sort. La coutume n'est plus le lieu de cohésion, de réceptacle. Au lieu de protéger l'ensemble de tous les fils et filles qui s'y reconnaissent en elle, elle se transforme en un gigantesque monstre qui happe ses propres enfants. Les pratiques coutumières en Afrique ont été en grande partie des pratiques dégradantes, avilissantes semant la désolation, la soumission servile. Elles sont en grande partie responsables de l'émiettement de l'Afrique. Ainsi, des pratiques comme le lévirat, la dot, l'excision n'ont fait que semer la désolation, inoculer la souffrance à des femmes qui n'aspiraient qu'à vivre heureuses. La coutume devient un pouvoir que les garants de ce pouvoir se servent pour nuire et endeuiller des familles afin de se faire une réputation macabre et se passer pour des êtres dotés d'un pouvoir surnaturel. Pour ne pas se mettre à dos la coutume qui se servait de l'homme, les familles bien que conscientes des pratiques inhumaines de ces coutumes manquaient d'audace à dire non et continuaient d'envoyer leurs enfants à des rites dont l'issue est incertaine comme le dénonce Siagbé :

Que s'était-il passé en réalité dans ce tunnel ? Personne ne saurait l'expliquer, même les filles ne pouvaient dévoiler le secret. Même si elles le voulaient, elles ne sauraient le faire car une force intérieure les empêchait. Tout ce qu'elles savaient, c'est qu'elles avaient été touchées au plus profond de leur être et qu'elles en souffriront toute leur vie car une partie de leur corps avait été sectionnée. Oui, elles avaient été sauvagement mutilées et ça, elles le savaient avec beaucoup de regrets. Mais que dire de celles qui avaient laissé leur vie ? Que dire de ces naïves, de ces innocentes qui se sont battues contre vent et marrées pour en arriver au tunnel de la mort. Elles avaient voulu être en

phase avec la coutume et voici ce qui leur est arrivé. Que dire des parents qui avaient soutenu leurs filles dans ce périlleux voyage ?

Siagbé Détoh charles (2011, p.78)

La coutume qui n'est qu'une fabrication de l'homme donc culturelle se sert de lui, l'engloutit, fait de lui son esclave. Il finit par subir la coutume au lieu que ce soit elle qui le subit. Avec la modernité, la coutume doit être en phase avec les droits humains inaliénables et non devenir une sorte de bourreau qui écrase toute pousse vitale pour qu'elle devienne objet de la coutume. La coutume ne s'adapte à l'évolution du temps. Elle reste figée. Elle doit s'ouvrir afin de se débarrasser de tout ce qui est nuisible à l'homme. L'apologie de la mort dans toute coutume est à proscrire car l'homme est au centre de toute coutume et en aucun cas la coutume ne peut se prévaloir d'une légitimité sur la vie voire d'une supériorité. Dans ces deux récits la coutume se présente comme sacrée et ne peut aucunement être contournée même si elle doit ôter la vie à ceux qui ont permis son existence. Alors la vie, elle-même n'est pas sacrée, elle est foulée aux pieds. On pouvait se servir de la vie pour contenter la tradition. Certaines ethnies jusqu'à cette heure moderne présentent des stigmates de ces barbaries à visages humains où le genre féminin est le plus martyrisé de ces pratiques mais aussi le défenseur inconditionné et garant des pratiques anthropophagiques d'un autre temps. Pour lutter contre ces pratiques obscurantistes, la figure de la femme devient la figure de proue pour se déchaîner de l'esclavage de la tradition, d'une coutume fondée sur l'abreuvage du sang humain.

### 1.2 Figure de lutte contre les violences sur le genre

Si l'univers romanesque des deux œuvres est marqué par une violence inouïe contre le genre féminin, cette violence est perpétrée par la gent féminine à l'encontre de ses propres consœurs. En Afrique, en général, les femmes sont celles qui assistent d'autres femmes en travail. Dans les deux récits, ce sont des femmes chevronnées en matière de naissance qui assistent la mère de Ki'ndo et de Yiti. Ce sont donc ces femmes qui vont mettre à exécution l'élimination de ces deux filles en agitant la coutume. Ces deux êtres qui sont nés sont des enfants sorciers selon la prescription de la coutume et pour parer à la malédiction dont ces enfants sont porteurs, il faut les sacrifier. Ce sont donc ces femmes sensées protéger la vie qui sont les premières à s'attaquer à la vie. Si par la femme la vie perd sa sacralité, c'est par elle également que la vie est restaurée. Dans les deux récits, les deux femmes qui sont victimes de la coutume vont se dresser contre toutes ces pratiques indignes et deviendront de par leurs luttes des figures vivantes de femmes défenseurs de la vie humaine.

Dans *Soutane et dessous de femmes*, Mo-Adjomlé oppose un refus catégorique de sacrifier sa progéniture pour contenter la tradition. Elle se mit à dos des pratiques ancestrales. Cette résistance face à l'injonction de la coutume est traduite en ces termes par le narrateur :

Mais elle Adjomlé, ne se laissera pas faire quitte à se mettre à dos le village et les ancêtres. L'enfant naquit et la tradition fut bousculée. Mo-Adjomlé réussit à imposer sa volonté au clan familial. Cependant Ki'ndo (celle qui est née après deux garçons d'une même mère) sera son nom, un nom qui raisonnera à jamais dans les oreilles des membres de la tribu comme quelque chose d'impur, de maléfique

Lella-Kouassi Célestin (1999, pp.20-21)

C'est par la femme que cette coutume est perpétuée. Elle est aussi la garante de ces us et coutumes. C'est aussi par elle que la coutume qui se sert de l'homme sera

combattue. Elle devient alors une figure de lutte contre les pratiques coutumières avilissantes. Tout comme elle, Lepou allait se dresser contre la tradition qui voulait lui enlever sa fille par ces propos :

Cette fille représente maintenant pour moi tout ce que j'ai de plus cher au monde ; c'est le fruit d'un amour très tôt disparu, je ne peux me plier à cette idiote coutume. D'ailleurs, j'ai promis à son défunt père de protéger cet enfant contre les forces du mal et toutes injustices dont il serait objet. Une promesse est une dette, je la payerai même si je dois y laisser ma vie. Personne ne touchera à ma fille ... Vous m'entendez ? Personne

Siagbé Détoh Charles (2011, p.6)

Lepou, la mère de Yiti par son action s'interpose entre la pratique qui a consisté à sacrifier tout nouveau-né dont la naissance n'est pas conforme aux prescriptions de la coutume. Elle trouve que la coutume n'est que l'émanation des hommes. C'est une déposition des hommes. Ce que les hommes ont inventé pour favoriser leur cohésion et cimenter le vivre ensemble ne peut être utilisé comme moyen pour attenter à leur vie. La coutume se plie aux exigences des hommes et non le contraire. C'est d'ailleurs pour cette raison que Lepou qualifie la coutume d'idiote car elle ne peut se hisser au-dessus des hommes et les écraser pour assoir sa toute puissance. Les deux romanciers par l'action des figures de résistance à la coutume posent un problème réel, la crise de valeur que traverse la tradition face à l'humanisme moderne. L'œuvre d'art ne peut être comprise sans l'imbrication du fait social qui inspire l'imagination. C'est pour cette homologie entre l'imaginaire et le réel que Gengembre soutient que « Les grandes œuvres romanesques et singulièrement celles relevant du réalisme reflètent les principales étapes de l'évolution humaine et guident les hommes de leurs combats idéologiques » (Gengembre Gérard, 1996, p.10) Le sociotexte des deux romans laisse entrevoir une conscience collective affaiblie où la violence, le crime, voire toute sorte de bestialité a pris le pas au point de devenir l'aspiration de la conscience collective. Si les deux récits romanesques narrent les dérives de la coutume, alors que la coutume scrute la conscience collective, dans ce cas, seule la conscience individuelle peut venir about de cette déchéance de la conscience collective. La mère de Ki'ndo tout comme la mère de Yiti symbolise la lutte individuelle, la conscience individuelle qui surpasse celle collective. La révolte des deux femmes contre la coutume, leur détermination à ne pas céder au risque de leur propre vie configure la femme comme symbole de lutte contre les violences de genres. Elles s'attaquent à l'institution coutumière qui est l'instance de légitimation des rituels humains, mais aussi toutes les instances où la violence à l'égard du genre féminin est une arme de domination, de soumission, d'injustice perpétrée à l'encontre des innocents. Dans le roman, *La fille du fleuve*, la première violence prescrite est celle du sacrifice de l'enfant né. Outre, ce sacrifice suprême, on note l'excision des filles qui est l'étape ultime de l'initiation couronnant un parcours malaisé. Toutes ces filles subissent des tortures, des mutilations pour paraître conforme avec les exigences de la coutume. Elles ne vivent pas pour elle mêmes mais pour le bonheur des hommes et l'honneur de la coutume.

D'ailleurs la femme est un objet de satisfaction et peut être à la merci du plus dominant. C'est le sort qui est réservé à l'héroïne Yiti, qui bien qu'ayant échappé à l'immolation, toute sa vie reste marquée par de graves violences comme l'obligation de se marier au prince Zatta qui l'arrache de force chez son demi-frère Barcelie

comme l'atteste ces propos du prince usurpateur : « Tu es d'une beauté si sauvage et si féroce que les gens viendraient des quatre coins du monde pour te conquérir. Mais à présent tu m'appartiens et rien ne pourra m'empêcher de t'épouser » (Siagbé Detoh Charles, 2011, p.99). De même la violence à l'encontre du genre féminin jalonne le récit dans *Soutane et dessous de femmes*. A sa naissance, Ki'ndo doit être sacrifiée car considérée par la coutume comme un enfant sorcier. Elle aura la vie sauve grâce à sa mère qui se dresse contre la coutume. Sauvée du rituel, sa vie d'adolescente ne connaîtra pas de répit. Elle sera droguée et violée par le père chapelain, curé de paroisse qui était censé la protéger. Après l'avoir engrossé, il se dégage de toute responsabilité à l'égard de Ki'ndo bouleversant la vie de cette dernière. La lutte que mènent ces femmes est une lutte pour libérer l'homme de l'esclavage de la coutume et les pesanteurs culturelles qui chosifient et aliènent la femme. Ainsi, à travers les actions des personnages, surtout les deux mères des deux héroïnes, se tisse entre l'activité de narrer l'histoire et le caractère temporel de l'expérience humaine une jonction, voire une corrélation qui se réfère à la socialité. Le discours littéraire est produit dans un univers social. Cette socialité coexiste avec le texte littéraire corroborant les propos de Duchet :

La socialité est [...] ce par quoi le roman s'affirme lui-même comme société et produit en lui-même ses conditions de lisibilité sociale ; modes et rapports de production, différenciations et relation socio- hiérarchiques entre personnages, institutions et structures du pouvoir, être, position et rapport de classes, normes de conduite, valeurs explicites et implicites, idéologies, cohésion des groupes sociaux, intégration des individus, phénomènes de déviance ou d'anomie, mobilité sociale, niveau de vie, conditions d'habitat, moyen de diffusion, option publique, modes rituel et coutumes et bien sûr manière de table

Duchet (1973, p.449)

Si ces deux mères symbolisent les figures de lutte contre la violence surtout à l'égard de la femme, elles posent des jalons pour la construction d'une société moderne ou l'injustice et la domination ne laissent aucune chance aux aspirations profondes du peuple. La coutume se présente alors comme une idéologie voire une pratique apologétique qui s'impose de force. C'est un instrument de domination auquel se soustrait la femme afin de garantir sa survie et son indépendance de la pensée collective.

## **2. L'injustice et la domination dans une société en voie d'occidentalisation**

En Afrique, la justice et l'équité sont des défis majeurs afin de briser le règne de l'arbitraire et songer aux nouveaux paradigmes de justice pour le plus grand bonheur des Africains dont l'aspiration est la justice idéale pour tous.

### **2.1 Le calvaire des enfants sorciers**

La société traditionnelle est une société hiérarchisée et communautariste. Dès la naissance, l'enfant subit progressivement des rites initiatiques qui l'attachent à la communauté, à sa collectivité. Il se tisse une osmose entre l'individu et la collectivité au point que l'individu ne vit que pour sa communauté. Toutefois l'acceptation de tout individu au sein de la communauté est conditionnée par les circonstances de sa naissance. Malheureusement aucun être n'a de l'emprise sur les circonstances de sa naissance. Dans l'univers des deux romans, Yiti, et Ki'ndo sont des enfants dont la naissance ne coïncide pas avec les desseins des dieux, des mânes des ancêtres. Ils sont

d'abord considérés comme des enfants sorciers, des enfants de malheurs. Ils sont porteurs de mauvais présage. Dans l'imaginaire populaire, ce sont des enfants qui attirent les malheurs. D'ailleurs les sobriquets qu'ils portent comme nom désignent leurs natures de sorciers, une stigmatisation pour conjurer le mauvais sort dont ils sont dépositaires. Ces enfants sont victimes des égarements des adultes. Ils subissent une injustice car jusqu'à la preuve du contraire, personne ne décide de sa naissance, comment il va naître. Même sorciers, ils restent innocents car n'ayant commis aucune faute qui mérite la mort. Des injustices sont commises au nom de la coutume. Tous ces enfants qui ont été décimés pour contenter la coutume est un crime et tous ceux qui ont participé à ces ignominies sont passibles de peines. Au-delà des souffrances et des peines infligées injustement à des familles au prétexte que des enfants innocents sont sorciers, c'est tout le système traditionnel voire la construction des Etats-nations en Afrique qui sont corrompus. Ce système est bien incrusté et personne ne doit s'y opposer. De la coutume à la gestion du pouvoir, la corruption, l'injustice est la caractéristique des Etats africains connaissant une situation transformationnelle de la tradition à la modernité. Dans cette situation transformationnelle, personne ne doit s'y opposer à l'arbitraire, au non-sens, à l'injustice. On doit s'accoutumer à ces faits pour en faire des idéaux de vie. Le vol, la délation, la perversité autant de vices qui doivent être dévoilés mais toute audace de dénonciation est étouffée comme le prouve ironiquement les propos du narrateur dans *Soutane et dessous de femmes* relayant les propos du personnage Beau-bi-solo :

C'est bien fait pour ces opposants utopistes, observa d'une voix tonitruante, Beau-bi-solo, personnage hautain et fort en gueule. Ils se croient les plus intelligents. Depuis que les Blancs ont réussi à mettre dans le crâne des nègres cette autre connerie appelée démocratie et que quelques illuminés se sont improvisés opposants, on ne peut plus magouiller ni se constituer des trésors de guerre en paix. Crime de lèse-majesté, ils se hasardent même à contester les choix, ô ! combien éclairés des chefs de la république, en rependant dans leurs satanées feuilles de chou appelées, presse de combat des théories fumeuses sur un soi-disant bonne gouvernance.

Lella-Kouassi (2004, p.155)

Seuls les gouvernants ont la capacité de décider de tout. Ils ont le pouvoir de la mort et de la vie sur leurs sujets. Le peuple doit se soumettre à tout, même à l'inacceptable. Les gouvernants, les princes, les chefs coutumiers voire la classe dirigeante peut se permettre toutes les dérives sans que personne ne lève un seul petit doigt. La justice est aux couleurs des humeurs des décideurs à entendre le Beau-bi-solo :

Pour nous les princes de ce royaume, le trafic des diamants et des stupéfiants n'a plus aucun secret. A-t-on déjà vu les prix de la drogue baisser à l'instar des cours du café ou du cacao ? Non ! C'est un marché garanti. Et quel marché ! Dites-vous qu'en plus, nous ne courons aucun risque puisque tous les hauts fonctionnaires de la police des stupéfiants ainsi que les magistrats de la haute hiérarchie judiciaire sont des nôtres. C'est nous qui les faisons nommer aux postes qu'ils occupent. Le favoritisme et le clientélisme doivent bien servir à quelque chose ! D'ailleurs toute l'administration pue le népotisme et le tribalisme. La médiocrité a été érigée en système de gouvernement. De temps en temps, pour distraire la galerie, et redorer quelque peu le blason terni de la police D'Afraquaya, deux ou trois petits dealers sont balancés. Sur ordre des autorités, les médias publics en font un fonds de commerce pendant un mois au moins détournant l'attention du



peuple des vrais problèmes [...] Mais le parti tient bien la base. Nous percevons des commissions rondellettes sur le prix de vente du pétrole et du gaz de nos fonds marins ainsi que sur les produits des emprunts contractés par l'Etat pour le financement des grands travaux d'infrastructure.

Lella-Kouassi (2004, pp.157-158)

Ces propos du personnage Beau-bi-solo, évoquent la corruption, le délit d'impunité voire l'inexistence de la justice. Les institutions chargées de la promotion du droit et la justice sont complètement vidées de leur substance, à la solde du pouvoir en place. Aussi, ne relève-t-on pas le favoritisme, l'impunité, le règne de l'arbitraire dans *La fille du fleuve* ? La prêtresse Lédjè très jalouse de Yinin va user de son pouvoir d'officiante pour écarter la jeune Yinin de l'initiation en alléguant qu'elle était étrangère. Elle nourrissait une haine à l'égard de la jeune fille qui non seulement était physiquement belle mais aussi possédait des capacités d'endurance faisant d'elle la potentielle gagnante de l'initiation. Sa beauté physique et intérieure ne laissait nul doute que les princes voyaient en elle, la future reine de ce royaume. La prêtresse souhaiterait que ce soit sa petite fille Lédjè qui soit la meilleure. Pour y parvenir, elle usa de tous les moyens même l'élimination par empoisonnement. Elle réussira à faire passer sa petite fille comme vainqueur en détrônant la victoire de Yinin. Au-delà de cette injustice que la prêtresse pratique sous le couvert de la coutume, le règne de l'arbitraire se dévoile par les attitudes du prince Zatta et sa mère qui, pour le pouvoir assassine le roi afin que le pouvoir ne revienne pas à l'ayant droit demi-frère aîné de Zatta. L'injustice, la corruption, l'arbitraire sont les références imaginaires des deux romanciers pour dénoncer l'autre visage de l'Afrique. La coutume et ses avatars ainsi que la construction des Etats modernes en Afrique constituent l'espace sociétal du texte, c'est-à-dire la société textuelle qui fait l'objet de la sociocritique où Duchet écrit : « pour une démarche sociocritique, il ne s'agit pas d'appliquer des normes et des étiquettes, mais d'interroger les pratiques romanesques en tant que productrices d'un espace social, que j'ai proposé d'appeler société de roman » (Claude Duchet, 1971, p.448). Cet univers textuel bien qu'imaginaire trouve un écho favorable dans une Afrique en perte d'idéal de justice. Alors, les deux récits ne sauraient être compris véritablement sans leur contexte ou sans être intégrés dans un cadre global du réel. De ce point de vue, le texte littéraire ne saurait être explicite s'il ne se referait pas à ses composantes extratextuelles comme le soutient Duchet lui-même : « la présence hors du roman d'une société de référence, et, ce par quoi le roman s'affirme dépendant d'une réalité sociohistorique antérieure et extérieure à lui [...] » (Claude Duchet, 1971 :450).

Le roman se construit donc à partir d'un réalisme qui sou tend l'imaginaire créatrice comme l'explique le théoricien de la sociocritique Duchet : « les réalités [qu'apporte] le roman, qu'elles soient paroles, gestes, objets, lieux, évènements, personnages, sont des réalités crédibles, en ce sens qu'elles ont [un référent] dans la réalité extralinguistique » (Claude Duchet, 1971, p.450) Le roman est un, un microcosme où s'interfèrent l'imaginaire et le réel, condition de lisibilité de la socialité. Au-delà de la dénonciation de l'ordre social qui légitime l'injustice, c'est la dénonciation des pratiques religieuses qui couvent l'injustice.

## 2.2. Figure de l'injustice religieuse

La religion est une institution sacrée dont les préceptes visent l'équité, la droiture, le bon sens. Dans *Soutane et dessous de femmes* le récit évoque deux cadres : la religion coutumière et la religion chrétienne catholique. Les deux cadres loin de

combattre l'injustice et de promouvoir la vérité comme modèle de vie et de spiritualité, on assiste plutôt à, une situation contraire. La religion coutumière est complice des actes ignobles corroborant ainsi le règne du chaos, de l'injustice, du non-sens. Le sacrifice humain est un rituel et la coutume au-dessus des humains. Les hommes qui ont fabriqué ces coutumes finissent par les subir et cette injustice est perpétrée au nom de la religion traditionnelle garante de la cohésion et de l'équilibre de la vie collective. Malheureusement de nombreuses familles ont été endeuillées à l'exception de Mo-Adjomlé qui a résisté à la coutume. Outre, la boucherie humaine orchestrée par la coutume, elle constitue un éteignoir pour les filles dont le seul dessein est le ménage pour fonder plus tard le foyer à entendre les propos de ki'ndo relayés par le narrateur:

A travers les âges, songeait Ki'ndo cherita, l'on peut aisément mesurer les ravages occasionnés aux populations de certaines ethnies ou tribus adeptes de ces barbaries. La traite esclavagiste avait beau avoir décimé le continent, certaines pratiques locales fondées sur des croyances rétrogrades n'avaient pas eu moins d'effets. En tout cas, grâce à la ténacité de sa mère, elle avait échappé à cette boucherie d'un autre genre et d'une autre époque, même si plus tard, elle avait été prise dans les mailles des filets qui barrent la route de la scolarisation aux filles, une autre facette de la tradition à Acotomiambla où les croyances ancestrales avaient la vie dure.

Lella-Kouassi Celestin (2004, p.21)

La tradition ou religion traditionnelle est source d'injustice de par ces pratiques allant à l'encontre des droits humains inaliénables et imprescriptibles voire de la bienséance. Au lieu de prôner la protection et d'assurer le développement humain durable, la religion traditionnelle occulte toute lueur d'espoir et d'épanouissement. De même, on se sert de la religion chrétienne pour poser des actes déloyaux. Dans le roman le père chapell curé, se fait passer pour quelqu'un qui se soucie de ses brebis, mais lui-même est un loup dans la bergerie. Chargé de la protection de ki'ndo, il va jouer sur la naïveté de cette dernière pour abuser d'elle. De ce viol, elle tombe enceinte. Le père chapell refuse d'assumer la paternité se cachant sous le couvert de son statut de prêtre sachant bien qu'il est astreint à une vie de célibat. Sa hiérarchie ne fera que le couvrir en le déplaçant d'une paroisse à une autre. Il va détruire la vie de Chéríta Ki'ndo mais ne sera jamais inquiété car la religion va toujours se maintenir dans ce cercle en commettant des injustices qui ne seront jamais dénoncées. La religion devient vraiment l'opium du peuple. Tous ces ministres d'église passent des enjoliveurs sur leur identité réelle afin de capturer leur proie dans leurs mailles. Combien sont-elles à souffrir des injustices perpétrées par des prêtres, des pasteurs ? Au même moment où ils invitent leurs adeptes à supporter la difficulté, le sacrifice, ils vivent dans l'opulence, les plaisirs mondains en exhortant les autres de renoncer à la vie pour un plus grand bien confortant l'opinion de Karl Marx : «La religion est l'opium du peuple » (1843), traduit de 1927

Le père chapell pour conserver son statut de prêtre, refuse d'assumer sa filiation de père géniteur à son fils papou. Celui – portera le nom de son oncle N'gonian et sera considéré comme fils de son oncle qui assume la responsabilité qui incombe de droit, qui revient au père Chapell. Il y'a là une dissonance entre ce que prêche la religion et ce qu'elle est réellement. D'ailleurs, toutes les religions prêche l'amour du prochain, le pardon, la sacralité de la vie humaine. C'est également au nom de cette même religion que l'on tue, que l'on fait la guerre contre les mêmes enfants de Dieu. Si les hommes ont un seul père, Dieu, qui est amour et pardon,

comment comprendre toutes ces bassesses de l'homme se servant de Dieu ? La religion est une institution humaine qui cherche Dieu à la manière humaine et non divine. C'est la raison des déviances, des barbaries, le règne du chaos dans ces deux univers romanesque. L'injustice est le dénominateur commun des deux romans. Dans la fille du Fleuve, c'est aussi la religion qui sert de catalyseur d'oppression, de violence, voire de sacrifice. La prêtresse Lédjè sensé incarnée la vérité, la loyauté devient celle qui utilise son statut pour perpétrer l'injustice. Ce fut le cas pour Yonsèrè, la chef matrone qui était de surcroît la chef coutumière soutenant et perpétuant les rituels qui sacrifient les enfants innocents pour contenter la coutume en fustigeant le refus de Lepou à se soumettre au verdict de la coutume :

Il ne faudra plus répéter ce genre de parole tant que tu vivras dans ce clan. Suis-je assez claire ? Tu dois faire comme les autres : oui, tu dois respecter cette coutume que nous ont léguée nos mères, nos pères. Demain, dès que le soleil se couchera, cet enfant subira le même sort que ces prédécesseurs au Yiti.

Siagbé Détoh Charles (2011, p.7)

La socialité de ces deux romans se réfère à une composante extratextuelle intégrant l'imaginaire romanesque dans un univers réel. Pour reproduire les caractéristiques de la société réelle, l'œuvre romanesque reproduit les discours propres aux problèmes sociaux. La socialité du texte est l'émanation des discours portant sur divers thématiques de l'injustice. Cette texture donne aux deux romans une teinte réaliste qui aborde la problématique de l'injustice sociale dans l'Afrique moderne. L'injustice et l'arbitraire qui règnent dans les deux univers romanesques à travers les structures sociales textuelles de la vie du clan ou du village. Que ce soit la vie traditionnelle ou la construction moderne, les stéréotypes de l'injustice, de l'arbitraire sont constants. Cette injustice est dévoyée dans la société textuelle où la soumission de la femme reste un fait social. Le romancier crée une réalité imaginaire Cette homologie entre le réel et l'imaginaire accroche Lucien Goldmann partant de l'idée qu'une œuvre véhicule une vision du monde, il arpente son analyse à la jonction du structuralisme et du marxisme, en allant au-delà pour montrer dans son œuvre, *le Dieu caché* le rapport entre l'acte littéraire et la structure sociale. Il part de l'idée qu'une « œuvre ne reçoit sa véritable signification que lorsqu'elle est intégrée à l'ensemble d'une vie, d'un comportement. De plus, il arrive que le comportement qui permet de comprendre l'œuvre n'est pas n'est pas celui de l'auteur mais celui d'un groupe social » (Lucien Goldmann, 1976, p.7). De cette base théorique se dégage la pertinence d'étudier la fonction de l'œuvre littéraire avec le contexte socio-économique ayant présidé à sa genèse. Il atteste l'évidence entre la structure économique et la structure de l'imaginaire romanesque prouvant ainsi que l'acte littéraire n'est pas anodin.

En effet, la sociocritique articule le texte sur le réel historique car toute œuvre est un microcosme de l'histoire. La littérature et l'histoire sont en rapport d'imbrication et permet de situer le contexte réel de la naissance de l'œuvre. La domination patriarcale dans toute les institutions traditionnelles en Afrique a établi un mythe de supériorité de l'homme sur la femme voire le droit de vie et de mort détenu par les hommes sur le genre féminin. La femme devient le valet de l'homme. Cette hégémonie masculine s'établit depuis des siècles à travers des tabous et archétypes incrustés dans la conscience collective du groupe social. C'est pour se déchaîner de ce tabou que des voix de femmes se lèvent pour briser ce mythe d'esclavage.

## Conclusion

Les romans *Soutane et dessous de femmes* et *la fille du fleuve* dévoilent les dessous de la coutume voire de la religion en générale. Si le passé africain reste toujours dans les esprits comme une identité avec laquelle, il urge de renouer, certaines pratiques culturelles de l'Afrique compromettent son développement endogène. Il ressort de l'analyse de ses œuvres que l'injustice sociale, la discrimination et la violence sont les caractéristiques de l'intrigue romanesque de ces œuvres. La textualité offre une gérontocratie corrompue, une coutume à la merci des garants des us et coutumes dont le dessein n'est pas la vertu, la justice et la cohésion sociale. Cette textualité s'origine dans une Afrique où la vie des peuples est rétrécie, invivable, devenue comateuse. Une telle vie relève d'un non viable que les institutions garantes de vie achèvent d'expulser la société hors de la vie. Notre analyse montre les travers de la religion qu'elle soit traditionnelle ou moderne dans la dévitalisation de l'humain et dans la déconstruction d'une société qui de plus en plus perd ses repères.

## Références bibliographies

- Adama, S. (2013). La sociocritique : enjeux et théorie et idéologie. Paris.  
 Chemol, M. (2009). Littérature au sud. Editions des archives.  
 Duchet, C. (1973). Une écriture de la socialité. *Poétique*, 16  
 Duchet, C. (1971). Pour une sociocritique ou variation sur l'incipit. *Littérature*, 1  
 Gengembre, G. (1996). Les grands courants de la critique littéraire. Paris. Seuil.  
 Goldmann, L. (1955). Le Dieu caché. Étude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et dans le théâtre de Racine. Paris Gallimard  
 Goldman, L. (1964). Pour une sociologie du roman. Paris. Gallimard.  
 Lella-Kouassi, C. (2004). *Soutane et dessous de femmes*. Éditions Haho.  
 Marx, K. et Engels, F. (1968). L'Idéologie allemande. Paris. Sociales.  
 Siagbe, D. C. (2011). *La fille du fleuve*. Les Classiques Ivoiriens.

## Webographie

- [https://www.persee.fr/doc/lgge\\_0458-726x\\_1969\\_num\\_4\\_13\\_2507](https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1969_num_4_13_2507) « Analyse du discours »  
<https://www.researchgate.net> « Analyse sociocritique du roman.pdf »  
<https://www.fabula.org> « Première publication dans *Texte, revue de critique et de théorie littéraire* »